

Les religions populaires en Afrique du Sud

LES troubles qui secouent l'Afrique du Sud et qui ont été analysés dans le numéro 25 de *Politique africaine* ne touchent pas que le domaine politique au sens strict du terme. Ils ont des répercussions partout, et notamment dans le domaine religieux. Les deux documents que nous publions en témoignent. Ils montrent, si besoin en était, que l'apartheid est un système global auquel n'échappe aucun

en œuvre à partir de 1982 dans le but d'améliorer les connaissances théologiques et les capacités dirigeantes d'évêques et de pasteurs noirs qui, le plus souvent, n'ont pas bénéficié d'une scolarité formelle très poussée. Dans le cadre de ce programme, un projet de recherche sur l'histoire et la théologie des églises indépendantes fut lancé, dont ce texte est le premier résultat.

Pour les participants au projet, et sans doute aussi pour la masse de leurs fidèles, ce fut une expérience choc, une révélation : l'occasion d'affirmer avec force une spécificité longtemps restée confuse. Comme ils le disent eux-mêmes : « Nous sentions la présence de l'Esprit dans nos réunions ». Présence qui ne les a pas fait renoncer aux vertus de la modestie, car ils reconnaissent aussi que ce texte n'est qu'un début et que leur travail n'est pas représentatif de l'ensemble des « églises

du peuple », quelques-unes des églises les plus importantes n'ayant pas participé au projet.

R.B.

Jusqu'ici, toute la recherche et toute la littérature sur les églises africaines dites indépendantes ont été faites par des gens de l'extérieur. Des anthropologues, des sociologues et des théologiens appartenant

ont appartenu à ces églises (...), on nous colle l'étiquette de « sectes » ou de « cultes » et on nous traite de « séparatistes », de « nativistes » ou de « syncrétiques ». Il existe encore des tensions entre nous-mêmes et les églises auxquelles ont appartenu nos fidèles (...). Ces tensions sont sources de malentendus et de déformations. Pourquoi nous considère-t-on comme des sectes, alors que les autres se targuent d'être des églises ? Pourquoi nous considère-t-on comme des séparatistes, alors que les autres églises aussi se sont séparées quand elles ont été fondées jadis en Europe ? En fait, pourquoi serions-nous des églises « indépendantes » ? Les autres églises ne sont-elles pas indépendantes ? (...).

Entre nous, nous désignons le plus souvent nos églises comme les églises du peuple, *Inkonzo zabantu* ou *Dikereke tsa batho*. Quelques-unes sont aussi appelées églises spirituelles ou églises de l'Esprit, *Inkonzo Zomoya* ou *Dikerere tsa moyo* (...). Ce sont ces termes que nous utiliserons dans ce texte (...).

Les lacunes de notre historiographie

Ceci est un aperçu de la situation de la recherche historique sur les églises du peuple.

l'attitude des Blancs envers nos coutumes est incompréhensible. Pourquoi considère-t-on nos coutumes africaines comme païennes et les coutumes européennes comme chrétiennes ? (...). C'est d'autant plus insensé que la culture et les coutumes dont nous parle la Bible sont beaucoup plus proches de notre culture et de nos coutumes que de la culture occidentale des églises blanches (...).

Quand les Blancs sont venus dans ce pays, ils n'ont pas seulement apporté la Bible, mais aussi toutes leurs coutumes étrangères, et ils ont mélangé le tout de façon incroyable. Pour devenir chrétiens, nous devions porter des vêtements européens ! Adopter des noms européens (...). Toutes nos coutumes furent rejetées comme non chrétiennes et mauvaises, même la coutume tout à fait innocente de faire de la bière de sorgho (...). Parfois un homme était exclu de son église, avec toute sa famille, uniquement pour avoir préparé de la bière de sorgho, alors que la consommation de cognac et de vin n'était pas considérée comme un péché, le vin étant même utilisé pour communier. Logiquement, nous en arrivions à conclure que la culture et les coutumes occidentales étaient devenues plus importantes que le christianisme lui-même.

Ce qui a été particulièrement destructeur pour la société africaine, c'est le rejet de nos façons traditionnelles d'honorer nos parents et nos ancêtres. On nous disait que nos parents étaient des païens condamnés à la damnation et que notre respect pour les ancêtres décédés était idolâtre. Notre société se désintégrait. Nous perdions notre identité. Notre force et notre vitalité en tant que peuple furent détruites. Les Boers nous ont volé nos terres et nous devenions des esclaves avec seulement des noms « chrétiens » pour que nos maîtres puissent les reconnaître et les prononcer.

Mais nous avions la Bible (...). Petit à petit, nous avons commencé à voir la différence entre ce que l'on nous enseignait et ce qui était écrit dans la Bible. De nombreuses coutumes juives ne sont pas très différentes des nôtres. Les Juifs pratiquaient la circoncision et le Christ lui-même a été circoncis. Les peuples bibliques vénéraient leurs ancêtres (...) et, dans la Bible, le monde des esprits est là comme une simple donnée.

Mais surtout, nous avons commencé à réaliser qu'il n'y avait, dans la Bible, rien sur les coutumes européennes et les traditions occidentales qu'on nous enseignait. Pourquoi, alors, devons-nous considérer comme saintes et sacrées cette culture et cette soi-disant civilisation qu'on nous imposait et qui étaient en train de nous détruire ? Pourquoi ne pouvions-nous pas conserver nos coutumes africaines et être en même temps des chrétiens irréprochables ? L'Esprit de Dieu commençait à se manifester en nous (...).

Aujourd'hui, nous ne prions pas nos ancêtres décédés dans nos églises de la même façon que les chrétiens blancs prient les saints dans les leurs. Et il n'y a, chez nous, pas le moindre culte des ancêtres. Dans nos églises, nous adorons Dieu, et Lui seul.

Cependant, nos dirigeants se soucient de la désintégration de notre vie sociale et de la crise qui secoue nos communautés urbaines, en ce qui concerne la sexualité, la vie familiale, l'alcoolisme et la criminalité, pour ne pas parler du mal de l'*apartheid*. Pour cette raison, la plupart de nos chefs religieux nous recommandent d'honorer nos ancêtres au sein

de la famille et de respecter les autres coutumes africaines. Certes, nous sommes conscients de vivre des temps qui changent et nous savons qu'il faut savoir s'adapter (...). Mais nous sommes sûrs d'une chose : les coutumes *naturelles* d'une nation ou d'une race particulière ne doivent pas être confondues avec la *grâce* de Jésus-Christ, notre Sauveur, notre Rédempteur, notre Libérateur.

Une œuvre de notre théologie

Au cours de nos discussions et des entretiens avec des membres de nos églises, il est devenu évident pour nous que nous avons une théologie qui nous est propre, qui est écrite dans nos cœurs. Nous n'en parlons pas souvent comme d'une théologie et nous n'y avons pas consacré d'écrits de façon systématique, mais elle existe dans notre façon de croire, de célébrer et de vivre. Nous devons parler de cette théologie. Nous devons rendre explicite ce qui est implicite dans nos croyances, nos rituels et nos pratiques. Nous devons systématiser la théologie que nous vivons.

Ce qui n'a pas été une tâche facile. Le premier problème que nous avons rencontré et la première grande découverte que nous avons faite ont été que nous ne pouvions pas exprimer notre expérience religieuse dans des catégories et des concepts empruntés aux théologies occidentales. Nous l'avons découvert quand les gens que nous interrogeons nous disaient qu'ils ne comprenaient pas la plupart des questions théologiques de notre questionnaire. L'une des questions était, par exemple, formulée ainsi : « Votre église est-elle congrégationaliste, presbytérienne ou épiscopale ? ». Nous n'avions pas la moindre idée sur la manière de répondre à une telle question ou de l'expliquer à nos interlocuteurs. Ces termes renvoient à des différences entre églises européennes qui datent déjà de plusieurs siècles. Ils ne nous concernent pas. Nous avons simplement essayé de fonder des églises, guidés par l'Esprit et en conformité avec ce que nous avons lu dans la Bible. Si des théologiens veulent qualifier nos églises de congrégationalistes, presbytériennes ou épiscopales, c'est leur affaire (...).

Nous lisons la Bible comme un livre qui nous vient de Dieu et nous prenons au sérieux chaque mot des Écritures. Si on nous demande pourquoi nous célébrons la Cène la nuit et en y intégrant une cérémonie de lavement des pieds, nous ne pouvons que répondre que c'est ce que nous

avons lu dans la Bible. Quand on nous interroge sur la baptême dans

l'Esprit-Saint qui guérit ceux qui souffrent (...). Ce qui, plus que toute autre chose, nous rend mal à l'aise dans les églises blanches, c'est l'absence visible de l'Esprit-Saint. En général, leurs services dominicaux sont ennuyeux et formels. Il y a peu de spontanéité, peu de possibilités pour l'Esprit-Saint de se manifester, d'animer les gens, de les guérir. Les églises blanches semblent avoir exclu l'action salvatrice et curative de l'Esprit-Saint de ce monde pour renvoyer toute expérience de salut dans l'au-delà (...).

En essayant de systématiser notre théologie, il nous faudra trouver un moyen pour exprimer l'unicité de l'activité de l'Esprit-Saint telle que nous la vivons. Il y a une multitude de rites comme la guérison, l'exorcisme, l'*iswiasho* (purification), le baptême, la consultation des prophètes pour résoudre des problèmes, parler des langues étrangères et prophétiser, mais tout cela est le fait de l'Esprit. En un sens, tous ces rites ont en commun la guérison, le salut, mais on peut dire aussi qu'ils relèvent tous du don de prophétie. Notre théologie devra trouver le moyen d'exprimer l'unité dans cette diversité.

Tout le monde sait que la guérison est très importante dans nos églises. Nous pensons que la guérison vient de l'Esprit par la prière ou par l'imposition des mains. Mais nous n'avons pas seulement besoin d'être guéris de maladies physiques. Parfois, des gens sont possédés par des esprits mauvais et ils ont besoin d'être guéris, de rejeter d'eux ces démons. Nous avons vu cela. Nous avons entendu parler des démons par leurs bouches et nos prophètes ont dû leur ordonner de quitter ces personnes. Tout cela se passe exactement comme on peut le lire dans les Évangiles (...). Tout vient de l'Esprit de Dieu (...).

On reproche souvent à nos communautés d'être trop introverties et on nous interroge sur la *politique*. Pour nous, il est difficile de répondre à ces questions. Les membres de nos églises sont les pauvres parmi les pauvres, les gens aux emplois humbles, les chômeurs. Nous sommes ce que l'on appelle la « classe laborieuse ». Les gens qui s'instruisent ou qui commencent à gagner des salaires convenables quittent généralement nos églises, même s'il y a parfois des exceptions.

Nos fidèles savent donc ce que c'est que d'être opprimé, exploité, broyé. Ceux qui sont venus des églises blanches vous diront qu'ils s'y sentaient en butte aux humiliations, à la discrimination, à l'oppression autant que sur leurs lieux de travail ou ailleurs dans la société. Mais nous savons aussi que Dieu désapprouve ce mal et que la Bible rejette la discrimination raciale et l'oppression.

Que font nos fidèles contre ces pratiques ? Ils adhèrent à des partis politiques, des syndicats et participent à la lutte pour notre libération. Mais cela reste une question de choix individuel. Des membres d'une même église peuvent adhérer à des partis différents, à des syndicats différents ou s'abstenir d'activités politiques. La politique n'est pas affaire d'église. Les « églises du peuple » et les organisations politiques ou syndicales n'ont pas le même rôle, mais certains peuvent adhérer aux deux. Avant l'interdiction de l'ANC et du PAC, des membres actifs de ces organisations étaient également membres de nos églises (...). Qu'est-ce que cela signifie pour notre théologie ? Nous devons poursuivre notre réflexion sur les liens entre religion et politique.

Nous avons présenté ci-dessus une simple esquisse de notre théologie. De plus, elle ne rend pas compte des courants multiples qui traversent nos églises. Certaines choses que nous avons dites ici peuvent sembler discutables à certaines « églises du peuple ». Mais nous avons fait le premier pas et rien ne nous arrêtera dans notre recherche de la vérité.

(Traduit de l'anglais par Robert Buijtenhuijs)

L'islam au pays de l'apartheid

C'est sous le titre « Le facteur islamique en Afrique du Sud » qu'en août 1986, la revue Arabia (vol. 5, n° 60) publiait un entretien avec Maulana (« Maître ») Faried Essack, membre du bureau du Muslim Judicial Council et coordinateur national de The Call of Islam, organisation affiliée au Front Démocratique Uni (UDF).

Cet entretien visait à souligner l'engagement irréversible des musulmans d'Afrique du Sud dans la lutte contre l'apartheid, même si cela revient à lutter avec des marxistes. L'interlocuteur ne peut cependant éviter de rappeler le caractère récent de cet engagement (ce qui n'a pas empêché les noirs d'accueillir les musulmans comme des frères), l'existence de courants diversifiés (Ikhwan, « Iraniens »...) malgré des effectifs réduits à l'échelle nationale (« moins de 5 % en Afrique du Sud »). La faible africanisation de cet islam apparaît lorsque l'interlocuteur assimile l'attitude des musulmans à celle des Indiens et Métis lors de la dernière réforme constitutionnelle établissant une assemblée pour cette catégorie de population (« notre boycott réussi... »), alors que les instigateurs du boycott étaient les associations indiennes ou métisses, dont les adhérents sont loin d'être tous musulmans. De plus, doit-il constater, il y a des failles :

« Au Natal et au Transvaal, hélas, des musulmans favorables à l'apartheid se font entendre. Certains ont même rejoint le parlement tricaméral de Botha... ».

Même à l'échelle internationale, il doit y avoir des problèmes, puisque le Maulana appelle

« nos frères musulmans où qu'ils soient à travers le monde, à faire pression sur leur gouvernement pour rompre tout lien avec l'Afrique du Sud, de manière à ce qu'enfin aucun agent musulman ne puisse servir à opprimer les peuples d'Afrique du Sud ».

Ces incertitudes confusément évoquées dans une revue islamique sont au contraire mises au grand jour et dénoncées avec virulence par un conférencier, T. Hargey, qui animait un séminaire sur l'islam contemporain dans un établissement sud-africain, le 6 juin 1984.